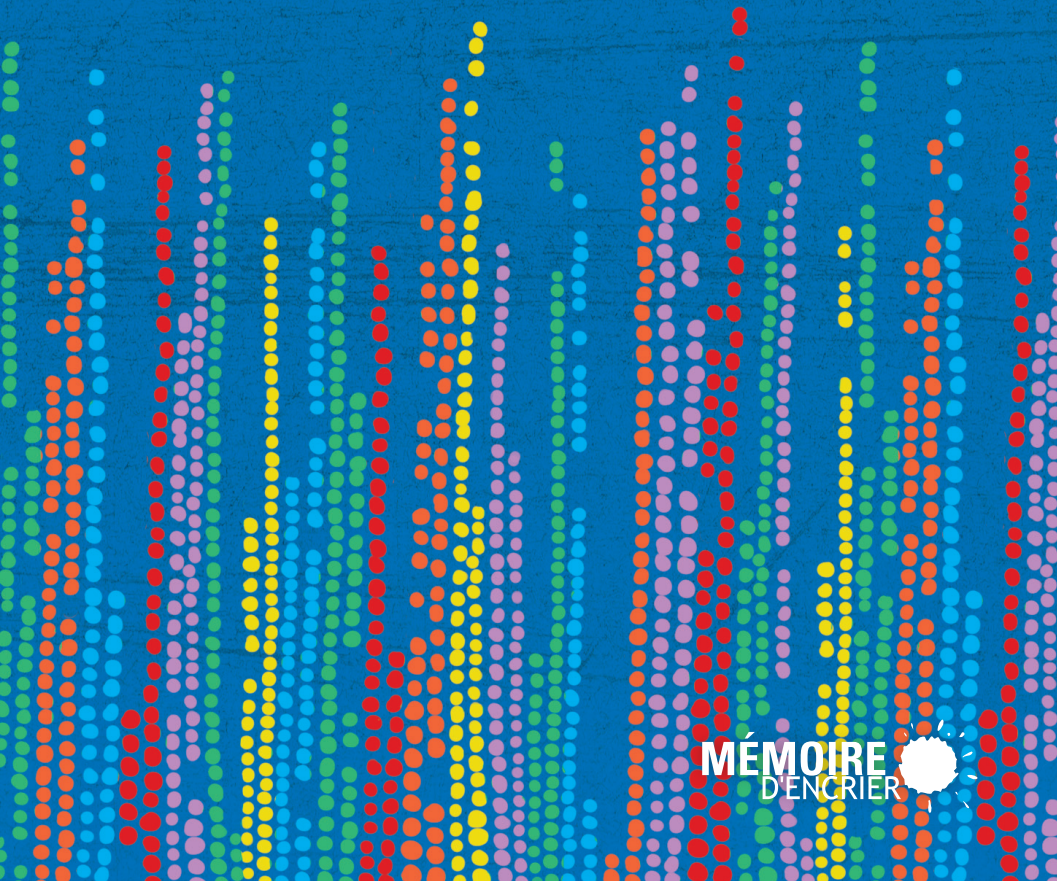
JOSHUA WHITEHEAD

JONNY APPLESEED



MÉMOIRE D'ENCRIER

JONNY APPLESEED

Joshua Whitehead

JONNY APPLESEED

Traduit de l'anglais par Arianne Des Rochers

MÉMOIRE D'ENCRIER

Pour nohkômak, kisâkihitin.

Et pour Terri Cameron ; tu me manques tous les jours.

NDN : Acronyme formé des trois consonnes du mot « Indien » qui, lorsque prononcé en anglais, sonne presque de la même façon. Il représente un effort explicite et visible de réclamation du mot « Indien » par et pour les gens qu'il désigne. Dans le présent roman, la graphie « NDN » signale donc une réappropriation critique et émancipatrice de ce terme, en plus d'une appartenance à une culture urbaine et à l'univers des réseaux sociaux. Ces trois lettres représentent donc bien plus que la signification limitée, exogène et souvent violente du mot auquel elles renvoient. À prononcer *N-D-N*.

I

J'ai su que j'étais gay quand j'avais huit ans. Je restais souvent debout jusqu'à ce que tout le monde soit couché pour regarder *Queer as Folk* sur la télé de ma kokum. Elle avait un satellite avec tous les postes, piratés bien sûr. À l'époque, ma mère et moi on habitait chez ma kokum parce que mon père nous avait quittés – je pense qu'il a pris Loretta Lynn un peu trop au pied de la lettre parce qu'un beau jour il s'est saoulé pis il est jamais rentré. *Queer as Folk* jouait à minuit ; je coupais le son de la télé et je mettais les sous-titres pour que personne entende, et je baissais la luminosité de l'écran pour m'assurer que son éclat brille pas sous les portes de chambre comme le poltergeist en personne. J'adorais *QAF* ; moi aussi je voulais être un homme gay avec une vie fabuleuse à Pittsburgh. Je voulais habiter dans un loft et sortir dans les bars gays et danser avec des beaux gars et jouer avec des glory holes. Je voulais travailler dans une librairie de bandes dessinées ou dans une université, je voulais être sexy et riche. Je voulais être comme eux. J'avais l'habitude de me branler devant l'entrejambe de Brian Kinney et je faisais pause sur le p'tit cul blanc de Justin Taylor pour finir. Je prenais ma couverte pour pas salir le divan brun à motifs floraux de ma

kokum, et à la fin je m'essuyais avec une chaussette. Toujours je ravalais mon souffle et pliais les orteils quand j'étais sur le point de venir. Au moment de jouir, je me disais, c'est à ça que la beauté doit ressembler : peau serrée et brûlante, corps mouillé comme la boue.

Plus tard, quand j'avais quinze ans je pense, je me rappelle avoir écouté Dan Savage et Terry Miller me dire sur Internet que *tout ira de mieux en mieux*. Qu'ils savaient ce que j'endurais, qu'ils me connaissaient. J'ai pensé, sérieux ? Vous me connaissez pas. Vous connaissez les cafés lattés pis les condos – vous savez pas ce que c'est, être un jeune gay à la peau foncée dans une réserve. Bon sang, j'avais jamais vu de Starbucks de ma vie et j'avais aucune idée pourquoi un moyen café s'appelle un « grande ». C'est aussi autour de ce moment-là que j'ai commencé à collectionner les clients comme des poupées russes, donc je suppose qu'au moins mes finances allaient de mieux en mieux. C'était bien entendu avant les applications de partage de photos et les sites de webcam que j'utilise aujourd'hui pour exercer mes activités, mais à l'époque, Internet débordait de gens qui voulaient faire des rencontres, surtout à Peguis. On avait Facebook et les téléphones cellulaires pour se tenir au courant. Je sextais souvent avec les utilisateurs des salles de chat de Pogo, un site de jeux vidéo. Mon pseudonyme c'était Lucia et je faisais semblant d'être une fille pour cruiser des gars. La plupart du temps on commençait par jouer au pool virtuel ou aux échecs, on parlait de tout et de rien. Puis je leur semais des idées sexuelles dans la tête en faisant mon naïf et en guidant la conversation vers des sujets cochons. J'ai toujours aimé ça leur faire croire qu'ils menaient le jeu. C'est ma fibre sadique, j'imagine. Je suis peut-être un fantasme sexuel mais je reste toujours aux commandes du fantasme. Une fois que l'image de corps nus et en sueur s'infiltrait dans leur tête, c'était impossible de faire demi-tour. Le sexe fait de drôles de choses aux gens – soit ils perdent la carte complètement, soit ils embarquent en mode autopilote. Ton corps sait exactement ce qu'il veut, et il s'arrange pour l'obtenir. Ça peut être dangereux, comme je

l'apprendrais plus tard, mais si t'es capable de manipuler le désir, tu peux contrôler quelqu'un. Je me sentais comme le professeur Xavier – comme si je faisais de la télépathie.

C'est ainsi que ma carrière de webcam a commencé, au fil de parties de pool virtuel et d'aventures cybersexuelles. C'est comme ça que j'ai rencontré Tias. Mon tout premier cybercopain : j'étais Lucia la princesse russe et lui, un jeune Autochtone qui mentait sur son âge et qui rêvait de perdre sa virginité.

Un beau petit couple.

À l'époque j'étais pas encore sorti du placard, mais à l'école les autres savaient que j'étais différent. Ils me traitaient de fif, de gay, de tapette – tout ce qu'y a de plus plaisant. Mais ça m'a jamais trop dérangé. Je surprenais parfois des filles et des garçons observer mon corps dans mon dos. J'avais une centaine de surnoms différents. Personne en dehors de ma famille m'appelait Jonny ; tous les autres m'appelaient l'Aspirateur. Un ami à l'école m'a donné ce surnom-là quand j'ai vidé une canette de Lucky d'un trait, en moins de huit secondes ; à ce qu'il paraît c'est le record mondial chez les NDN. Plus tard, j'ai poussé mon surnom encore plus loin avec différentes marques d'aspirateurs ; j'ai été Hoover, Kirby, Makita, DD (pour DirtDevil), et, des fois, surtout quand ma mère me ramenait un nouveau chandail du Tigre Géant après être allée en ville, je me faisais appeler Dyson – quand je me sentais vraiment fancy.

La vérité c'est que j'ai jamais vraiment aimé mon prénom, Jonny. Mes parents m'ont nommé après mon alcoolique de père, un survivant des pensionnats qui rêvait de devenir une vedette du country. Il est parti, et je l'ai plus jamais revu. On a appris par la suite qu'il était mort lors d'un incendie dans une autre réserve. Je m'en fous, à vrai dire. Mais les gens oublient pas ces choses-là, tsé ? Des gens pas rapport me disent des fois, « Oh, c'est toi le fils de l'autre, là, le soûlon ? » Et la cerise sur le gâteau par rapport à mon nom, ç'a été quand je suis allé dans un camp de vacances chrétien, le camp Arnes, un été de temps.

Un des animateurs, Stephen, nous faisait toujours chanter une chanson avant les repas. La chanson s'appelait « Johnny Appleseed » et elle allait comme suit :

Oh, comme Dieu est bon pour moi
Alors je le remercie
de me donner tout ce qu'il me faut
le soleil et l'amour et la famille qu'il me faut
Oh, comme Dieu est bon pour moi, Johnny Appleseed, amen.

Pas pire, hein ? Eh ben, c'est aussi à ce camp-là que j'ai embrassé mon premier copain, Louis – un animateur comme Stephen, mais pas mal plus vieux et plus séduisant – et pendant qu'on frenchait dans mon dortoir (à Red Fox Bay), un des collègues de Louis nous a surpris. Il s'avère que Louis avait une blonde à Quinzhee Bay et quand on s'est fait prendre, Louis s'est mis dans tous ses états et m'a accusé de lui avoir sauté dessus. À peine quelques heures plus tard, tous les enfants du camp étaient au courant de l'incident et c'est là qu'ils ont commencé à m'appeler Jonny Pomme Pourrie. Et puis, surprise, pendant la prière du souper, pas une seule âme avait les yeux fermés ni la tête inclinée ; tout le monde chuchotait en me dévisageant, le regard plein de dégoût et de paranoïa. À l'âge de dix ans à peine, un NDN peut devenir un prédateur sexuel, à ce qu'il paraît. Et même là, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est interdit pour un garçon d'avoir une libido ? Est-ce que ça fait de moi un criminel, vouloir toucher mon corps et vouloir qu'il soit touché ? Mon corps c'est mon corps, pas vrai ?

Quand je suis retourné dans la réserve à la fin de l'été, j'ai fait des recherches sur mon homonyme à notre petite bibliothèque de fortune. Là-bas, pas de classification décimale de Dewey ; les livres étaient entassés un peu partout et classés dans la Pile A (les *Cosmopolitan*), la Pile B (les albums de fin d'année des Peguis Fishermen), ou la Pile C (plein de trucs random) – donc jouer les Nancy Drew c'était pas mal difficile.

Il s'avère que Johnny Appleseed est un genre de personnage folklorique américain devenu célèbre pour avoir planté des pommiers partout en Virginie-Occidentale. Je comprenais pas tellement pourquoi on avait chanté sa chanson au camp – moi je voulais connaître Louis Riel, Chef Peguis, et Buffy St. Marie, mais à la place on honorait un homme blanc quelconque qui lançait des pépins de pomme pendant la conquête de l'Ouest. À ce qu'il paraît c'était un martyr de la moralité qui est resté vierge toute sa vie en échange de la promesse qu'il aurait deux femmes au paradis. Oh, et il adorait les animaux, j'ai lu quelque part qu'il avait sauvé un cheval de la famine en le nourrissant à la main avec des brins d'herbe, à la Walt Whitman. Moi je parierais ma couille gauche que c'était un propriétaire d'esclaves et qu'il plantait ses pépins de pomme en territoire non cédé. Tout ce que je sais c'est que les pommes sont hors de prix dans les réserves et que je les voyais maintenant d'un mauvais œil.

Mon beau-père Roger m'a traité de pomme quand je lui ai dit que je voulais quitter la réserve.

— T'es rouge en dehors, qu'il m'a dit, et blanc en dedans.

II

Quand j'ai quitté la réserve pour aller m'installer à Winnipeg, je me suis fait des amis – avec bénéfices, bien sûr – sur Grindr et RezFox. Mon appartement était tout en blancheur – lumières blanches, murs blancs, plafond blanc, même le siège de toilette. La toilette qu'on avait dans la réserve était tellement vieille qu'elle avait viré au moka-rouille, et le couvercle, brisé quand j'étais tout petit, avait seulement été remplacé par celui de mon cousin quand il est mort dans un accident de ski-doo. Ma mère l'avait revampé en y ajoutant une housse en peluche rouge qu'elle avait achetée chez Wal-Mart. « J'ai vu le même au Marlborough une fois », qu'elle avait dit, « j'ai trouvé ça ben fancy. » Une salle de bain d'NDN, c'est une courtepointe-étoile faite de couleurs trouvées dans les ventes de garage, les sacs de dons et les friperies. Une fois pendant un barbecue familial, quand j'étais jeune, je me bourrais la face dans les carrés arc-en-ciel à la guimauve et au beurre de peanuts de ma kokum, et mes cousins m'avaient fait boire quelques gorgées de Bacardi 151 – ça avait brûlé jusque dans mon ventre. À onze ans, saoul en début d'après-midi, j'avais couru jusqu'à la salle de bain de ma kokum et j'avais vomi un carnaval de couleurs dans sa toilette.

La cuvette était remplie de rhum et de beurre de peanuts et de guimauves prémâchées. J'avais tiré la chasse, mais ma bouillie dégueulasse avait bouché la toilette. Pris de panique, j'avais ramassé mon vomi du creux des mains et je l'avais transvidé dans le réservoir d'eau. Quelques jours après, mon oncle nous avait dit autour d'un thé et d'une bannique qu'un « petit punk saoul avait dégueulé dans le réservoir de la toilette pis ça l'a commencé à moisir là-dedans. » J'avais ressenti un peu de fierté à l'idée d'avoir été ordonné dans ce monde-là, mais mon visage était devenu tout rouge en même temps.

Sur Grindr j'ai trouvé une foule d'hommes à Winnipeg avec des drôles de noms comme Fotohomo et Nudedude et je me suis dit, ils se prennent pour Dr. Seuss ou quoi ? Il y avait des gars torse nu de tous bords tous côtés et en quelques minutes à peine j'avais rassemblé l'équivalent d'un livre de contes en photos de pénis. Je me suis dit que ces garçons-là auraient un truc ou deux à apprendre de mes selfies artistiques, qui sont bien plus novatrices qu'un simple pastiche des émoticônes de pêche et d'aubergine. Tous les profils indiquaient « pour chatter » et « respecte mes préférences stp » et je me demandais, c'est quoi le rapport entre le respect et le sexe ?

La première fois que j'ai couché avec un gars, c'était dans un party chez un de mes amis de la réserve. Un grand Blanc, il accompagnait son ami NDN, intermédiaire sans qui il aurait même pas pu passer la porte ni éviter de se faire taper dessus par une couple de bagarreurs. Il portait une chemise et une cravate et il disait à tout le monde qu'il étudiait en psycho. Son ami rôdait autour d'une des filles de la réserve et l'avait laissé tout seul, assis timidement dans un coin, ses yeux qui parcouraient la pièce comme un gardien de sécurité. Ses doigts étaient longs et osseux, presque squelettiques, et ses cheveux lissés vers l'arrière, clairsemés par endroit. J'avais pensé lui dire que la graisse d'ours lui réglerait ça en deux temps trois mouvements, mais son physique de twink élancé me laissait croire qu'il refuserait de toucher à quoi que ce soit qui contient du gras. Il était assis en silence, le corps plié sur lui-même, les coudes scotchés

à ses côtés, sirotant son vin rouge à petites gorgées tandis qu'il passait la pièce en revue. Pas d'allure, j'avais pensé, amener du vin dans un party – c'est comme porter un macaron qui crie, « Je viens pas d'ici. » Je l'observais de loin avec mon amie Tasha qui l'examinait elle aussi. « Y'est pas laid, hein ? », qu'elle avait dit. « J'vais me le pogner tantôt. » *T'es plus niaiseuse que t'en as l'air, Tasha. Plus gay que ce gars-là, tu meurs.* Son pied s'agitait nerveusement, on aurait dit une queue de poisson. Je me sentais mal pour lui, alors j'avais ramassé une canette de Coors Light et j'étais allé m'asseoir en face de lui.

— Pour commencer, tu pourrais boire ça au lieu de ton vin rouge, j'avais dit en décapsulant la canette. Et par pitié, enlève-moi ça cette cravate-là.

Pendant une seconde il m'avait fixé, perplexe, le regard perdu dans cette soif étrange qui nous habitait tous les deux. Il avait desserré ses doigts osseux et m'avait souri. Ses dents étaient roses de taches de vin et ses lèvres, encerclées d'un mince anneau de rouge. Comment il avait fait pour en arriver là, ça m'échappait complètement ; est-ce qu'il avait placé le verre au complet autour de sa bouche pour laper le vin comme un chat ? J'avais pris ça comme un signe de Manito qu'il aimait lécher d'autres trous.

— Merci, qu'il m'avait répondu. Ce vin-là ça me donne des brûlements d'estomac.

— Tu veux du Pepto ?

— Oh, non, merci, j'essaie de pas trop prendre de médicaments à cause des superbactéries, tsé ? Je voudrais pas développer d'immunité.

— C'est clair, man, j'avais dit, parce que t'es surtout pas en train de siphonner du mauvais vin comme si c'était de la médecine.

Il avait ri et j'avais levé les yeux au ciel – c'était certainement pas moi qui allais lui offrir du thé de racine d'ours comme substitut.

— Tu viens d'où ? je lui avais demandé.

— Kitchener.

— Ah ouais, près de la capitale ?

— Pas vraiment, à une couple d'heures en auto.

— Tu vas m'y amener un jour, ou quoi ? j'avais rigolé.

— Euh, ok, ouais, si jamais t'es dans le coin, tu me feras signe.

Je savais déjà que c'était dans la poche – la simple mention de la capitale le faisait bander. Il m'avait ensuite dit qu'il faisait son bac à McMaster. Il avait commencé à me parler de ses cours et m'avait décrit l'effet du témoin.

— C'est genre une étude où des chercheurs créent une situation d'urgence dans un environnement contrôlé et qu'ils engagent des acteurs pour juste passer à côté et rien faire, il avait dit.

— Pis, c'est quoi le but ?

— C'est pour analyser comment les foules réagissent dans des situations d'urgence : les acteurs viennent pas en aide aux victimes et leur absence de réaction est contagieuse pour les autres autour d'eux, ce qui crée l'effet du témoin.

L'hypothèse ainsi décrite me semblait pas tellement révolutionnaire – clairement il avait jamais mis les pieds à Winnipeg-Nord. Mais j'aimais bien son enthousiasme quand il parlait, son corps qui semblait se courber vers moi comme une branche de cèdre. Ça me plaisait, la façon dont sa bouche se mouvait autour des syllabes, comme si chaque mot prononcé commençait par un « O » et sa bouche devenait un grand « O » et il respirait comme à bout de souffle ; ses lèvres étaient mouillées de salive et, de profil, ses fossettes avaient l'air d'une paire de fesses. Je voulais le prendre et l'ouvrir en deux, soulever sa peau pour me faufiler à l'intérieur de son corps et prétendre que je connaissais des mots sophistiqués comme dendrite, placebo, et loi de l'effet – je connaissais pas cette loi-là, mais j'en avais mémorisé quelques-unes déjà à l'époque, et pour chacune il fallait connaître son numéro de traité. Quand il avait dit « néocortex », je m'étais demandé si c'était la partie du cerveau dont je me servais pour l'examiner. Le seul cortex que je connaissais c'était celui de

Crash Bandicoot – peut-être que c'est de ça qu'on parlait, là maintenant ?

Tandis qu'il continuait à disserter d'un ton nonchalant, j'avais touché son genou avec le mien. Il avait poursuivi son discours méthodique, mais je le sentais qui poussait son genou en retour, puis qui écartait lentement mes deux jambes comme si on montait tous les deux un cheval à cru. En déplaçant mon regard de sa bouche jusqu'à son genou, j'avais vu le contour de sa verge qui reposait serrée sur sa jambe sous ses jeans, comme un steak qui attend d'être poêlé. Il avait intercepté mon regard ; ses yeux étaient injectés de sang maintenant, à cause de la fumée de cigarette. Tout à coup j'avais eu peur. Son corps se désinhibait et ses yeux rouges me rappelaient les histoires de wendigo que ma kokum me racontait quand j'étais tannant.

Il s'était levé et m'avait fait signe de le suivre. On avait traversé un groupe de Nish attroupés dans le cadre de porte. Il y avait toujours un groupe comme ça entassé là, occupé à fumer comme des cheminées et à jouer les polices NDN : « T'es qui au juste ? » « Tu viens d'où ? » « Tu connais qui ? » – il faut presque amener son passeport et son arbre généalogique pour entrer dans un party de réserve. Il avait descendu les escaliers comme s'il savait où il s'en allait, et j'étais descendu aussi, quelques pas derrière. Il s'était penché pour entrer dans la salle de lavage au fond du sous-sol, et je l'avais suivi. Le plancher en béton était raboteux et inégal, mais agréablement frais sur la plante de mes pieds. Il s'était allumé une cigarette et s'était retourné vers moi, à peine éclairé par la lueur de la braise. Il y avait pas de porte dans la pièce, seulement un drap qui la séparait du reste du sous-sol, et un tas de vêtements sales, surtout du linge de bébé et d'enfant. Il les avait tous amoncelés ensemble et s'était assis contre la pile en déboutonnant sa chemise. Son torse était une toundra, sauf pour deux, trois boucles de poils foncés qui le parsemaient ça et là. Je m'étais approché et m'étais agenouillé devant lui, posant mon nez contre le sien avant que ses lèvres viennent chercher les miennes. Il avait soulevé mon chandail et mon ventre s'était retrouvé à nu contre la nuit. Ses doigts

avaient suivi la ligne de mes poils pubiens, et son index avait rencontré le creux de mon pelvis.

— Et si jamais quelqu'un descend ? j'avais dit en l'arrêtant. Mon corps était glissant de sueur et j'avais honte – j'avais pas envie de faire ça en me sentant comme un brochet.

— Personne va venir ici, qu'il m'avait répondu d'un air baveux.

Comment tu sais ça crisse, j'avais pensé, *t'as jamais mis les pieds ici.*

— Tout le monde vient baiser ici, franchement, à quoi tu penses que ça sert, ça ?

Je lui avais montré de la tête le matelas qui gisait dans un coin.

Il avait soupiré et s'était levé. Il avait tiré le matelas et l'avait posé à la verticale contre l'ouverture de la porte pour la bloquer.

— Bon, comme ça si quelqu'un débarque, au moins on aura une minute pour se rhabiller avant qu'ils puissent enlever ça du chemin, il avait dit.

Il me surplombait, sa grande silhouette à peine visible tandis que mes yeux s'ajustaient à l'obscurité. Le plancher était froid mais ses grosses mains étaient des charbons sur ma peau. Elles semblaient encore plus grandes maintenant, vastes comme un papoose. Il avait ouvert sa fermeture éclair, libérant une bande de peau raide qui se braquait vers lui. Il m'avait tiré vers lui, m'abaissant jusqu'à ce que son bassin manœuvre contre mon oreille, et d'une toute petite rotation je le goûtais. Le roux de son suc – les remous d'un ectoplasme blanc dans ma bouche. Je voulais tout ça mais je ne savais pas quoi en faire. Je me suis toujours demandé comment il avait opéré cette magie, comment son corps changeait de forme dans l'ombre, comment ses contours me piquaient sans jamais me faire mal, comment il glissait en moi comme un mamelon dans la bouche d'un bébé, comment j'étais capable de le lire même à l'envers. Son corps changeant s'enroulait autour de moi, me couvrait, me faisait transpirer cérémonieusement. Quand il avait joui, il avait

grogné comme une truie et son corps s'était rabattu sur le mien comme un groin.

Le sexe a toujours eu ce quelque chose de magique, capable de réveiller en moi des choses éteintes. On s'était essuyés l'un l'autre, il avait reboutonné ses jeans, et il était parti. Je m'étais mis à pleurer. Ma peau était chaude et égratignée à vif. *Maskwa*, j'avais pensé, *je voyage avec ma langue juste pour venir te rejoindre.*

Ce qui est drôle avec Grindr, c'est que l'application est remplie de chasseurs d'Autochtones. Ils te vénèrent sans aucune retenue si tu leur dis que t'es un vrai garçon-loup NDN, que tu leur pointes tes flèches au visage et vers la queue. Sauf que moi j'étais un professionnel – je travaillais non pas dur mais intelligemment. J'ai utilisé le collage de photos de pénis que j'avais fait pour m'aider à amasser les clients. Au moins, Grindr avait une catégorie intitulée « Amérindien » qui faisait le gros du travail pour moi. Je recevais des messages qui demandaient, « T'es un Indien, hein », et je répondais, « Ouais, tu veux voir ? » avant d'envoyer les liens vers mes sites Web. C'était simple comme bonjour – tout le monde sur cette application-là est obsédé avec le New Age, autant les pseudo-Kerouac qui traversent le Canada en Westfalia que les chamans hipsters qui collectionnent les cristaux et les géodes et qui cherchent un NDN pour renforcer leur sorcellerie. « Tu veux un sceau de validation ? Tiens, va voir mon site Web ! »

Souvent des hommes m'envoyaient des requêtes étranges, du genre, « Ensemble partons à l'aventure dans des forêts mystiques et allons nous baigner dans la galaxie. » Pourtant le seul mysticisme que je connaissais c'était celui des routes secondaires de la réserve, par exemple quand tu tombes nez à nez avec une coyote dont le hurlement fait s'envoler tous les oiseaux sur son chemin, ou quand tu croises le même renard au même endroit chaque soir, comme s'il t'observait. Et ça m'a toujours un peu chatouillé qu'on s'anthropomorphise dans le royaume des animaux gays : « ours », « loutre », « loup », « renard », « ourson ».

Si seulement les gays savaient à quel point Mistahimaskwa est puissant.

Pour être un ours gay, il faut être costaud, poilu, et super masc, mais au moment de sélectionner un nom de tribu sur Grindr, j'ai choisi l'ours parce que c'est mon clan. Quand les hommes visitaient mon profil et voyaient la ligne féroce de ma mâchoire, ils m'écrivaient, « T'es un twink, pas un ours » ; et je pensais, *c'est drôle, toi non plus*. Quand je les corrigeais, ils s'énervaient et me répondaient avec une candeur stupéfaite d'arrêter de leur casser le cul ; pour te dire les vraies affaires, mon chou, si le sexe anal te fait mal, c'est que tu t'y prends pas comme il faut. Et j'ai toujours trouvé ça tordant que le bon vieux Créateur ait cru bon de mettre le point G mâle dans l'anus. J'ai lu quelque part que les Anishinaabe et les Algonquins sont des « êtres fabriqués à partir de rien » et que c'est le souffle de gitchi Manito qui nous a créés. J'ai longtemps pensé que ça voulait dire que j'avais pas de corps, donc j'ai appris très tôt à faire l'amour comme une bête sauvage – les pow-wows m'ont montré comment faire, leurs chants ont remis la peau sur mes os.

III

Personne te prépare pour la brûlure qui vient quand tu es sur le point de quitter la maison. Toute ma vie j'ai voulu quitter la réserve – et chaque fois que j'étais sur le point de partir, je me suis retenu. Partir fait mal. C'est pas glamour comme Julia Roberts le laisse paraître. Je peux pas *manger* autre chose que du baloney frit ou du Klik pour déjeuner ; je peux pas *prier* un dieu dont j'ai peur ; et croyez-le ou non, même au 21e siècle, deux petits foncés peuvent pas s'*aimer* dans une réserve. Désolé, Julia, mais ta visite guidée au royaume libéral où-on-est-tous-égaux ça fonctionne pas pour moi. Je suis encore et toujours moi : un jeune à la peau foncée qui trippe sur les X-Men et sur Jake Bass.

Une chose que j'allais apprendre c'est que partir fait toujours mal – la maison, ce n'est pas un lieu, c'est un sentiment. Il faut s'y sentir chez soi et pour ça, il faut le ressentir : le goûter, l'entendre, le respirer. Et c'est pas toujours confortable – du moins, pas dans une maison NDN. En fait, plus souvent qu'autrement, c'est inconfortable. Mais c'est chez toi parce que la bannique brunit au four et que ta kokum fait du thé et mange des biscuits à l'arrow-root. C'est chez toi parce qu'il

le faut – la routine soulage les élancements. Et, avec le temps, la routine devient mobile – tu peux amener ces rituels avec toi, déraciner ta maison comme si c'était une fleur. Oui, peut-être que la maison c'est une fleur, un tournesol dont la grosse tête lumineuse poursuit le soleil ; ou bien est-ce une métaphore trop sophistiquée pour les NDN ? Peut-être qu'on est plutôt des pissenlits, une mauvaise herbe dans le jardin, mais qui est tout de même jolie à regarder. C'est ça, une maison NDN c'est un pissenlit : jolie mais jetable, et imprégnée de millions de petites graines qui se métamorphosent en vœux pour les petites mains blanches qui arrachent.

Ma maison à moi est pleine d'espoir et de fantômes.

IV

À l'entrée de ma réserve, il y avait un homme constamment assis dans sa chaise de patio sur sa pelouse qui saluait quiconque arrivait d'un signe de la main. On l'appelait « Steven-Sourire », mais moi je l'appelais toujours notre préposé à la réception. Il est plus là aujourd'hui – parti, comme tant d'autres. La réserve est comme une maison hantée désormais. Je m'imagine que je suis là-bas, à regarder le ciel vide et satiné d'étoiles qui ressemblent trop à du sucre. La terre est déserte sauf pour les conversations-hurlements des chiens de réserve et parfois des coyotes. Les flaques d'eau douce enveloppent la réserve comme une couverture – le brouillard boueux, une brume polluée qui me rappelle Vénus, même l'air nous fait mal maintenant. Je me demande si mes oncles partent toujours à la recherche de Bigfoot, me demande si les extraterrestres qui nous regardent d'en haut se disent « On les avait prévenus », là-bas à Jackhead où tous les NDN croient que l'armée a dissimulé un ovni, me demande si ma kokum se rappelle toujours comment préparer du pouding au riz. Je me demande comment Tias se porte, demande au Créateur qu'il exorcise sa douleur pour que jamais il ne l'offre

à ses enfants, pour que jamais il ne se l'offre à lui-même de nouveau.

J'observe le néant, le dépotoir de saleté, enfer sacré s'il en est un. Je te regarde et je sens les larmes me monter aux yeux. Je veux te demander si tu es toujours là et si tu m'écoutes encore, ou bien si tu as disparu comme les autres ? Ils ont toujours dit que notre destin c'était de disparaître et me voilà à penser, wow, on a vraiment maîtrisé l'art de la dissolution. « Hey, toi », que je crie dans l'abîme, « es-tu encore là ? » Et je suppose que l'excitation et le vent fort et sec me font saigner du nez – je me sens comme Eleven dans *Stranger Things* qui porte sur ses épaules des fardeaux bien trop lourds pour les petits garçons efféminés. Je sens le sang ruisseler de mon nez, prononçant des syllabes cries oubliées qui répètent : *libèremoi*, *libèremoi*, *libèremoi*.

Ces jours-ci je me retrouve à me parler tout seul bien trop souvent. Le vent m'ébouriffe les cheveux ; je tends les paumes dans la nuit et j'attends que quelqu'un vienne me chercher.

V

Le ciel est gris ces jours-ci et j'ai pris l'habitude de me dire que c'est juste ma kokum qui se purifie à Saskatoon et que toute cette fumée, qui sent le cèdre et la cendre, est sa médecine qui traverse la frontière par la voie des airs. Mais la fumée reste suspendue dans mon salon et s'infiltre dans mes rideaux, s'accroche à ma peau et se niche dans les fils de ma courtepointe-étoile – qui a épousé la forme d'un corps parti depuis. Mon appartement est une pièce remplie d'odeurs qui collent aux murs : la fumée d'un incendie de forêt en Saskatchewan, le weed, le trop-sucré des bananes brunies, le relent âcre du sexe. Je commence mes matins comme ça : je me réveille, vais pisser, réchauffe le café de la veille, et ouvre la fenêtre chambranlante de ma salle de bain où je fume habituellement, étant donné que ma bâtisse est une zone non-fumeurs. J'écrase mes topes dans une vieille cannette de Pepsi Diète qui a connu des jours meilleurs. Y'a pas grand-chose à voir de la fenêtre de ma salle de bain excepté les briques grises du Cineplex, un escalier de secours rouillé, et un pigeon qui construit son nid sur le bord d'une fenêtre de l'autre côté de la ruelle, dans un bâtiment abandonné. Chaque matin on se rencontre ici : moi, qui frotte

la cendre et l'écume croûtée de sur mes lèvres, et l'oiseau, qui empile soigneusement ses bouts de bois, coquerelles mortes, et os de poulet sur la corniche. Quel petit oiseau absurde, je me dis toujours, qui décide de bâtir sa maison dans cet endroit mort.

Le temps de fumer ma cigarette, on se fixe du regard. Le pigeon tourne la tête d'un côté et de l'autre, ses petits yeux ronds et vitreux qui me lâchent pas, et moi je hoche la mienne au rythme de la rue en bas. Je me demande si l'oiseau pense la même chose de moi, si, dans sa tête de pigeon, il se dit : quel homme absurde, qui a décidé d'élire domicile sur cette terre de fantômes. Deux corps dépossédés, en mouvement dans des espaces qui ressemblent davantage à des logements du désespoir qu'à des maisons ; s'efforçant de faire nos lits avec les ordures d'autrui. Peut-être qu'on rêve tous les deux d'utopie, s'imaginant que ces endroits ont autrefois hébergé des célébrités et d'autres gens importants, et qu'ils nous insuffleront une vivacité semblable ? Tirant sur ce qui reste de ma cigarette, inhalant la fumée du filtre qui brûle, j'acquiesce en direction du pigeon et lui dis, « Je le verrai en toi si tu le vois en moi », et je souffle un nuage de fumée purifiante qui sent moins comme le cul et la bite, et plus comme la racine d'ours que ma kokum buvait toujours. « C'est magique, qu'elle disait. C'est ça qui a réveillé Mistahimaskwa. »

Je me lève et me fais frire deux œufs avec les quelques tranches de baloney en forme de cœur qu'il me reste, puis je me verse un jus d'orange qui remplit seulement le tiers de mon verre, donc j'y rajoute du Tang en poudre et couronne le tout d'un filet d'eau du robinet – un déjeuner NDN si j'en ai déjà vu un. Je fais défiler Facebook sur mon téléphone et parcours les longs monologues écrits par des gens avec qui je suis allé au secondaire : une telle est enceinte, le copain de la cousine de mon cousin est parti sur une autre de ses dérapes, un incendie dans une réserve, un petit garçon attaqué par des chiens errants, un million de filles disparues.

J'entends un bip et j'aperçois un nouveau message qui clignote à l'écran. Quelqu'un du nom de HateHound qui me

demande, « dispo ? ». J'envoie, « C'est qui ? » et je vois tout de suite les trois petits points qui indiquent qu'il est en train de me répondre. Il est rapide, normalement c'est bon signe, ça veut dire que c'est de l'argent facile. Les gars rapides me demandent pas beaucoup d'efforts, d'habitude j'ai même pas besoin de me doigter, quelques photos ludiques de pénis suffisent normalement pour les satisfaire et me mériter un solide vingt à trente dollars ; c'est les gars qui prennent leur temps dont il faut se méfier, ils t'épuisent toi et ton corps et t'en redemandent toujours plus. Les photos et la webcam c'est une chose, mais laisse-moi te dire à quel point c'est épuisant de créer de toutes pièces, pour les clients, un univers entier qui accommode leur corps et le tien, et personne d'autre. Je peux être un twink à peine majeur pour eux si c'est ce qu'ils veulent, mais ça leur coûtera un extra – et je les facture même pas pour les souvenirs difficiles que ces fantasmes-là déterrent en moi. La plupart du temps, cela dit, ils veulent juste que je fasse l'NDN. J'ai acheté deux costumes d'Halloween il y a quelques années pour m'aider : Pocasquaw et Chef Wansum Tail. Dès que je sais quel genre de corps ils veulent, je peux me transformer. Sur commande, je deviens un NDN apache qui scalpe les cowboys dans l'Ouest américain, même si au fond, je suis Oji-Cri.

Une fois, un client m'a dit que j'avais une « fusée rouge » et tandis que je gémissais pour lui au son du rap de Frank Waln, je lui répétais, « Tu la veux, ma fusée rouge ? » Plus tard, j'ai cherché ce que ça voulait dire, et je me suis rendu compte que c'est pour parler du pénis d'un chien. Je suis resté perplexe un instant, puis j'ai décidé que ça me choquait pas : j'ai ajouté « canin » à la liste d'entités que je pouvais incarner et j'ai commencé à facturer quelques dollars d'extra par session.

La réponse de HateHound est apparue à mon écran.

— Avril m'a parlé de toi ce matin, il paraît que tu l'as fait capoter hier soir ?

Avril ? Il parle sûrement de « Grosbat22 », je pense qu'il a dit qu'il s'appelait Avril – je leur demande jamais leur vrai nom, mais je me rappelle le sien étant donné que j'avais ri parce que